

Grizzly Man de Werner Herzog (2004, 1h40)

l'auteur

L'un des auteurs majeurs du nouveau cinéma allemand avec Fassbinder, Schlöndorff, Schroeter, Syberberg et Wenders. Ces cinéastes plaçaient la critique sociale et politique au cœur de leur travail, se démarquant ainsi du film de pur divertissement. Ecriture singulière, H : romantisme et expressionnisme. Dès ses premiers films (il a 30 ans quand il réalise l'impressionnant *Aguirre, la colère de Dieu*), Werner Herzog a la réputation d'enchaîner les tournages difficiles, voire totalement chaotiques. Ce qui lui vaut d'être surnommé par certains critiques « le cinéaste de l'impossible ». Il a, entre autres, rencontré beaucoup de problèmes sur les tournages d'*Aguirre* et de *Fitzcarraldo*, que ce soit avec les comédiens ou un environnement hostile (là-bas, la forêt amazonienne). Certains comédiens ou figurants ayant travaillé avec lui déclarent qu'il prenait souvent des risques ou des décisions irresponsables et dangereuses vis-à-vis de l'équipe de tournage. Dans la plupart des films du cinéaste, une tension palpable dans le plan, réside de l'enregistrement d'actes et de performances littéralement incroyables, où rodent les dangers. Là, comme la preuve par excellence, le cinéma de Werner Herzog ne peut pas jouer avec la vérité: il en enregistre la brutale irruption à l'écran.

Synopsis

Le film *Grizzlyman* sort en France en 2005.

Pendant quinze ans, Timothy Treadwell, un écologiste charismatique et controversé, a passé ses étés au milieu des grizzlys sauvages de l'Alaska. A l'aide d'une petite caméra, il a filmé ces géants de la nature comme personne ne l'avait fait auparavant. En octobre 2003, il est retrouvé mort, avec sa compagne, dévoré par ceux qu'il avait juré de protéger... ".

Cyril Neyrat écrit de ce film

« Herzog a trouvé dans la forme documentaire l'antidote à son délire romantique. Sans renier son penchant pour la démesure, il a transformé une manière d'être en objet d'étude. » Cahiers du cinéma, décembre 2005

Important de savoir que les images utilisées par Herzog, filmé par Timoty Treadwell, était d'abord destinées à un documentaire télévisuel intitulé *Grizzly Diaries* (diffusé en 1999 sur une chaîne des Etats-Unis.) + TT allait défendre la cause des ours dans les écoles.

ce que j'ai aimé

l'analyste du film-laboratoire (loin du film sensationnaliste) - éthique : la mort interdite

le chaos-film (film de montage sans suite chronologique) à l'image du personnage (quand la forme rejoint le fond)

le miroir autobiographique : la remise en scène du réel à son image par le truchement du montage

le tragi-comique : besoin de transcender la réalité au regard de la dérision de notre condition humaine. Souffle épique des films d'Herzog à l'âme trop grande pour cette « vie-là », lui même critique de la civilisation occidentale, le cinéma devient un lieu des possibles impossibles.

Projet d'Herzog : **faire un film sur un cinéaste (amateur qui emploie des techniques de pro) qui**

le renvoie à son goût personnel de la démesure. Question du double et de l'altérité au cœur du processus.

Ce film est un hommage au rêve de TT (faire un film + devenir un Grizzly) d'être un Grizzly. → à travers le titre, H réalise son rêve

Le CHAOS-FILM : mise en scène du chaos.

chaos : absence de chronologie

Film morcelé. Comme les corps en jeu à l'image.

Film de montage. Lié par la voix off du « narrateur ». La multitude de points de vues entendus dans les témoignages ressemble au labyrinthe des grizzlys, là où se cachent les ours, et là où pourtant conscient du danger, TT décide de faire campement. Lieu également de sa dévoration.

La mise en scène du chaos, ordonnancement façonné par la vision du monde du cinéaste.

Lien et ordre réalisé d'abord grâce à l'intervention de la voix off de WH qui prend en charge la défense de TT tout en émettant différents désaccords liés à sa vision béate exaltée du monde de la nature. Ses mise au points, semble vouloir façonner le « personnage » à son image. En donnant son désaccord, on peut entendre en creux « je suis d'accord avec ces choix d'ordinaire ».

Le montage assemblage de morceaux hétérogènes (images tournées par TT, elles-mêmes subdivisées en différents types d'images, - la mise en scène, l'aventurier, missionnaire, qui se parodie lui-même parfois, s'amuse à jouer les indiana jones, les moments de confessions, où il marche, et se filme caméra au poing) images de WH, archives, témoignages de gens extérieurs, d'experts écologistes, du médecin légiste, d'amis intimes)

(remarque sur le sens d'ours en montage)

Le réalisateur organise le réel, ordonne les morceaux, les analyse, les commente, il alimente l'ambivalence tout en démontant le mythe que s'est inventé le personnage.

J'y vois le film comme **mise en pièces**, comme puzzle du corps de l'acteur dont il reste seulement les os de l'ours qui l'a dévoré, ce film alimenterait une théorie du cinéma qui considère le plan (fragment d'un film) comme relique et tout le film monté comme corps réincarné métaphoriquement avec différents membres séquentiels. Vision macabre.

ce qui reste

→ **15'23** : la Scène de l'os qu'il reste de l'ours qui l'a avalé, symbolise cette idée de l'image, du plan comme relique, mise en abyme dans cette séquence qui pose le film comme rituel d'immortalité. Comme lieu d'apparition des fantômes.

→ début **35"** TT préfigure son devenir et l'organisation du film qui le dissèque le « débite en morceaux », « je sens la mort sur tous les doigts » :

Le film met en pièce, cherche des indices, prend la forme d'une enquête méthodique, qui passe par l'analyse de la psychologie du personnage.

et jamais ne joue du suspense. Dès la 8ème minute on apprend la mort de TT.

Et dès la 1ère séq. TT nous annonce qu'il serait en pièce s'il ne faisait pas face. Son absence de peur lui donne un statut de mort-vivant, il n'a pas peur, c'est comme si il était déjà mort et en effet pour nous, dans le temps du voir ce film, il l'est déjà, on le sait. Sorte d'état prémonitoire. Très étrange sensation. On est à la frontière de la fiction, il se met en scène et pourtant tout est vrai. Il y a coprésence des corps animal et homme dans le même plan.

Cet état fantômatique provoque chez moi étrangement une sensation de protection ou d'hypnose : tournage frontal et à la surprésence du 2nd réalisateur, Herzog, comme si nous spectateurs regardions à travers 2 vitres, double vitrage qui nous isole. On n'a pas peur aussi parce que TT lui-même n'a pas peur des ours, il les aime et veut mourir pour eux. Bien qu'il dise aussi dans une séquence qu'il ne veut pas être blessé par un ours.

→ **1h08** quand TT s'émeut devant la dépouille d'un renardeau, désaccord d'Herzog qui révèle sa vision du monde :

« le commun dénominateur de l'univers n'est pas l'harmonie, mais le **chaos**, l'hostilité et le meurtre. » précisément après qu'on entende ce commentaire d'H TT lève les yeux vers la caméra, comme si il l'avait tout comme nous entendu et le montage après avoir replacé des gros plans du renard mort, reprend le plan séquence (tronqué ici par Herzog) et TT poursuit le fil de sa pensée sans être affecté par la morale du narrateur. Un peu comme un enfant incorrigible qui vit dans sa bulle. Sous sa cage de verre : sa caméra. La voix du narrateur omniscient fait aussi de TT un fantôme puisqu'elle nous rappelle sans arrêt que cette image de TT sous nos yeux est du passé, qu'il est bien déjà mort.

Ce jeu de montage souligne que selon Herzog le personnage est bien devenue une image vidéo. Il n'est plus que cela mais c'est beaucoup.

Autres restes épars

→ **1h36** « ce qui reste, ce sont ses images » + la montre, les os de l'ours et la cassette (son), on y reviendra à la fin de cette analyse.

→ **1h27** dispersion des cendres – la caméra recule pour lui laisser se répandre dans tout l'espace, dans tout l'espace du champ cinématographique aussi « tu as réussi à vivre ici pour toujours » + « Il est là à jamais » puis on voit une montagne (→ 1h27'30). Le plan sur le paysage confirme la pensée de ses amis, relayées par Herzog. Son esprit est dans ce parc à tout jamais. D'autant qu'il s'agit d'un point de vue du ciel, travelling aérien. Comme la voix omnisciente d'H dans ce plan, TT est partout et surplombe le monde. Deux cinéastes devenus démiurges.

Chaos et dualité homme-animal

→ **57'**

commentaire de WH qui analyse « TT fait une distinction entre le monde des hommes (qui lui est étranger) et celui des ours. TT a tout au long du film un statut particulier d'observateur parfois fantôme, dans les plans où les ours n'interagissent pas avec lui, quand il broutent derrière lui face caméra, c'est comme si il était invisible comme ces cendres dispersées. Et tout à la fois omniprésent un peu comme la pensée d'un dieu invisible et puissant mais aussi un souvenir tenace au cœur de ces amis et de ceux qui connaissent son histoire, maintenant, nous spectateurs.

L'analyse est difficile parce qu'il habite le plan comme il hante nos âmes.

→ **57'34**

Les paysages chez Herzog disent souvent une relation d'un personnage à un autre comme les remous de l'Amazonie évoquée dans *Ennemis Intimes* où il expose la violence relationnelle avec Klaus Kinsky

Herzog lui-même analyse ce paysage bouleversé comme « Métaphore de l'âme de Timothy Treadwell » : le glacier d'Alaska qui formé de crevasses et de pics reflète la frontière entre TT et le monde

âme dévastée comme ce glacier : le cinéaste enchaîne avec une série de séquences où on apprend alcoolisme, échec du comédien, drogue, il s'invente australien, et joue un personnage solitaire. (Sa solitude passe du côté de la fiction quand on apprend qu'Amie est avec les lui, les 2 dernières années.) → **45'40**

La **confusion** entre l'acteur et le personnage. On ne sait plus si il joue un rôle ou si il est vraiment sincère, trouble permanent entre le mythe et la réalité.

Toujours alimentant la vision chaotique du monde propre à WH, considérons

le personnage-acteur de son propre rôle

TT se met en scène, se dédouble lui-même, filmé et filmeur, découpé au sens métaphorique cette fois.

Acteur isolé, râté, il semble en quête de reconnaissance et se met en valeur à travers ces propres tournages.

Créer ce personnage de surfer au bandana et aux lunettes de soleil. Attitude hallucinante, il se filme devant des grizzly, qui vaquent, indifférents, parfois très proches, curieux, et il prend le temps de refaire plusieurs prises. Il exagère sa mission, se prend pour un homme extraordinaire et le seul à protéger les ours alors qu'il est dans un parc naturel, territoire protégé nous rappelle Herzog,

Tandis que le film se dédouble lui-même : le film dans le film (Herzog qui fait un film sur un homme qui fait un film). Tout est rassemblé et perturbe l'ordre des choses, qu'est-ce qui est fiction (jeu d'acteur), qu'est-ce qui est réalité ? Le statut de l'image est trouble et chaotique, une tension y opère. Mais qu'est-ce que le cinéma ? Si ce n'est semble répondre ce film une oscillation entre ces deux monde : le vrai et le faux, les puissances de l'imaginaire à l'oeuvre entre les deux.

TT réalise en fait l'**expérience de l'altérité que le film concrétise par son titre.**

La **limite entre l'homme et l'animal** est trouble, **dépassée** et TT a franchi leur territoire.

→ **28'30** scène de la baignade

Dans de nombreuses cultures, l'eau symbolise un intermédiaire entre la vie et la mort. L'eau est la matrice de vie aussi et certains vidéastes comme Bill Viola vont jusqu'à traiter la vidéo comme aquatique. Eau surface miroitante, reflet des âmes, surface trouble entre deux mondes, celui des vivants et celui des morts. Dans *Migration* (1976) Bill Viola montre une image d'image, goutte d'eau comme métaphore de la vidéo.

Ça m'évoque ça, il se baigne comme si son âme avait déjà migré profondément dans le règne animal. Mais la frontière est physique, l'ours se défend de sa caresse. Il ne lui a pas, cette fois-ci, arraché le bras mais par l'effet sémantique du montage Herzog le fait (moraliste) : en montant cette séquence avec celle de l'objet trouvé (relique précieuse du temps qui tourne)

→ **29'47** le médecin légiste donne la montre de TT à son amie. Le spectateur sait qu'au bout de cette montre il y avait un poignet au bout d'un bras coupé...

Autre fragment, animal cette fois

→ **1h07** On voit une patte d'ourson (j'avais d'abord écrit bras...) dévoré par son géniteur pour les nécessités de l'accouplement interrompue par l'allaitement de la femelle... qui préfigure son propre devenir et qui nous « rassure » (je blague) sur la sauvagerie réelle des animaux. Tout nous dit qu'il vit un pure délire mystique et qu'il n'aide en rien ceux qu'il croit être ces amis, les ours. Mais il est vraiment-là avec eux.

Autre élément surnaturel qui nous fait passer dans le monde des esprits : L'invocation à la pluie... !

→ **1h12** sa joie est contagieuse

Le film nous laisse confus cet incident, l'absence de commentaire laisse penser que ce qui intéresse H s'est bien la démence de TT qui en athée joue les sorciers, et sa foi narcissique, de pure comédien le fascine. Est-ce un jeu de montage ou la pluie se déclencha dans la foulée de son rituel incantatoire ? En tout cas H nous le montre comme un événement magique. Inexpliquée.

Immédiatement après le montage rend cette aventure diluvienne totalement vaine pour « ses amis les ours » :

→ **1h14** un homme parle du parc et de la protection des ours qui vont bien, le jeu de TT devient purement gratuit. Ses paroles (et donc son émission TV), un simple monologue mégalonianaque. One man show, énergie, occupation de l'espace, il travaille à parfaire son rôle devant la caméra. Vertige de cinéma confinant à la folie, limite entre le personnage et l'acteur confuse.

Sa voix stridente, aiguë, aux accents parfois enfantins, s'emballe et occupe elle aussi l'espace.

Monologue, personnage imaginaire : le spectateur et les ours à qui il donne des noms de dessins animés ou de stars hollywoodiennes (Michele Pfeiffer). Noms anthropomorphiques qui traduisent le désir de TT de s'approcher d'eux au plus près.

Je dirai de devenir l'un d'entre eux. Jusqu'au regard caméra d'un Grizzly dans lequel TT cherche l'humanité (→ **1h33**) qui semble à l'inverse considérer TT comme une créature sauvage. Le miroir opère. Jusqu'à la dévoration, où il fusionne alors littéralement avec la bête.

→ **19'45** témoignage « il voulait muter en animal sauvage pour supporter la vie ici ». confirme une lettre citée par une écologiste. Importance du hors-champs (la vie en ville, la civilisation capitaliste) qu'il refuse. Il prend sa place dans le champs, le parc naturel, occupant tout l'espace du plan de son grand corps athlétique.

Contiguïté physique, coprésence des corps animal et humain dans un même plan, interdit de penser à un leurre du montage, il s'agit bien d'images documentaires. Mais d'un documentaire animalier ?

Un documentaire sur l'humanité dans ces retranchements extatiques. Qui joue avec la puissance du vrai mais avec des éléments de mise en scène grotesque orchestrée par un Treadwell exalté.

Apparaissant comme un clown avec sa panoplie d'aventurier et sa voix de crécelle. Et pourtant, je ne pense pas qu'Herzog soit dans la parodie. Il prend très au sérieux cette mégalomanie bien qu'elle lui donne l'allure d'un big jim épouvantail télévisuel. (TT utilise des techniques de mise en scène employées dans la télé-réalité, reporter au premier plan qui commente l'arrière et en site même ce prenant pour un de ces héros)

Ce refus de la société, où il n'avait pas de vie, cette mission imaginaire qu'il se donne lui donne une

raison de vivre. Il est devenu une image, un fantôme mangé par la nature (ici la végétation qui le fait disparaître partiellement.

→ 40'20

Donc Contiguïté physique entre corps humain et animal mais aussi entre corps humain et nature :

→ 38'30 « les images développent parfois leur propre vie » : TT avalé visuellement par le trou de végétation. Il disparaît puis réapparaît. Pour jouer son rôle de personnage de série TV (ici il s'agit de *Starsky et Hutch*) ; trou noir préfigure la fin de sa présence d'acteur dans le parc d'Alaska, la fin des images, la fin de ses films qui s'achève par sa littérale dévoration.

→ 50' (milieu du film) scène de l'écoute de la cassette. On ferme presque les yeux avec H pour entendre ou ne pas entendre. Puis main tendue de H en amorce. Lui interdit d'écouter la cassette, lui ordonne de la détruire ce qu'elle promet. Jusque-là, H était lui aussi un « trou noir », une voix, corps invisible, sorte de fantôme, presque dieu qui remonte le réel et le commente, l'analyse (une simple voix off omnisciente, un narrateur) qui se mirait dans le délire du cinéaste TT. Il apparaît, seule image rassurante, il se substitue au vide laissé. A la mort. Il ne peut montrer cette mort, ou plutôt la donner à entendre, elle a eu lieu, elle ferait de ce film une obscénité. Il donne sa propre image à sa place.

C'est peut-être pourquoi WH prend de la distance en agissant en véritable analyste du film de TT et de sa personne. C'est aussi un film-acte d'amour, qui aura sans doute aidé ses proches à faire le deuil. Il existe, son épaule, son bras, sa main tendus, bien qu'en amorce du plan ne laisse aucun doute sur sa présence à l'image. Werner est vivant. Pour le moment.

TT double d'Herzog

Question de l'extase dans les films d'Herzog, exaltant l'acte de filmer comme geste de défi et de transgression (décrire *Fitzcarraldo*, *Aguirre*, *Cœur de verre*-hypnose...)

« J'ai découvert un film sur l'extase humaine et le bouleversement intérieur »

« Ce n'est pas tant un regard sur la nature qu'un aperçu de nous-même, de notre nature » (dernière phrase du film.

Avec le cinéma Herzog, le film dépasse le réel

alors qu'on dit souvent à juste titre que le réel dépasse la fiction. Ici il a rencontré (dans le réel, à travers un documentaire, une expérience extatique hors du commun) des faits qui dépassent la fiction.

→ 1h21

rage contre les gardiens du parc et ses règles (nouveau désaccord d'Herzog)

// folie de Kinsky → 1h22 (l'acteur prend le pas sur le cinéaste selon Herzog) mais acteur qui combat la civilisation elle-même et pas un simple réalisateur

Le début de ce film semble prolonger les derniers plans d'ennemis intimes (papillon/K) et tout son déroulé être le prolongement d'une nouvelle amitié, K manque à H, il a besoin d'un acteur. Il trouve en l'exaltation et la folie de TT un substitue à sa propre mégalomanie alimentée par la sauvagerie de Kinsky/ours.

POINTS DE VUE de Carole Contant, réalisatrice, monteuse, intervenante pédagogique

www.petipeti.org

carolecontant@laposte.net